

Création actuelle de danse saisons 2015-17

« Le Récital des Postures » : Yasmine Hugonnet

« Organiser sa porosité »

Comment la danse a commencé ?

J'ai commencé la danse en revenant d'Afrique où j'ai grandi de l'âge de deux ans jusqu'à cinq ans et demi. J'ai suivi une très bonne amie qui prenait des cours à l'école de danse Les Sylphides, à Montreux, avec une professeure merveilleuse : Ria Cheseaux. C'est vite devenu un endroit qui m'était nécessaire pour travailler sur moi-même, pour m'exprimer et pour penser. Avec Ria, j'ai été formée à l'école classique russe, très musculaire, très expressive. Elle ne recherchait pas seulement la forme, le mouvement, elle privilégiait l'engagement expressif, et ce, dès la barre. Dans un saut, il fallait jaillir de soi. Puis Ria a dit un jour à ma mère qu'elle ne pouvait plus m'aider. Je suis allée au Geneva Dance Center chez David Allen et Claudine Kamoun, puis à treize ans, je suis partie pour Paris à l'Académie Chaptal où les formes étaient teintées d'une autre couleur : c'était l'école classique française, beaucoup plus romantique où tout était moins coloré, moins jaillissant, où la suggestion et la retenue primaient.

À cette époque-là, qu'est-ce qui dans la danse te plaisait ?

Avec Ria, j'aimais la scène : elle louait un théâtre chaque année et, dès mes sept ans, je participais au processus de création et au grand spectacle. De manière générale, j'aimais la discipline de soi que la danse demandait et puis le fait de progresser. Tous les jours, au travail : tu changes ton corps et tu changes ce que tu peux « exprimer », en affinant sans cesse ta perception.

Avais-tu déjà une grande conscience des effets que la danse pouvait produire à l'intérieur de ton corps ? Ou te préoccupais-tu davantage de ton reflet dans le miroir ?

Les deux choses s'intègrent. Je n'ai pas envie d'opposer le miroir et la vision de l'intériorité. Nous sommes des êtres de vision. Tout ce qu'on a comme retours, qu'ils soient visuels ou sonores, participent à l'élaboration de ce que l'on produit. Le miroir est bien autre chose qu'un correcteur. Il peut être un outil pour construire ce film intérieur de sa propre danse et pour permettre un retour visuel immédiat. À un moment, tu y perçois une émotion. Comme un flash, tu ne sais pas ce qu'elle est, mais tu vas essayer de cultiver cette expression naissante dont tu as constaté qu'elle pouvait sortir de toi. Encore aujourd'hui, j'utilise le miroir : pouvoir savoir comment tu arrives à telle couleur, voir naître les figures qui émanent d'une posture.

D'autres professeurs que Ria t'ont-ils marquée ?

Je pense à Peter Goss. J'ai quinze ans. Je vais entrer au CNR de Paris (Conservatoire national de région). Et c'est le premier professeur qui m'apprend ce qu'est la danse contemporaine. Et c'est très dur : je dois réapprendre à mon corps

des postures simples comme mettre mes pieds en parallèle. Une blessure au pied m'avait fait prendre conscience que je ne voulais plus que mon corps soit violenté. J'avais choisi d'entrer dans ce monde de la danse contemporaine qui me plaisait éthiquement. Je voulais presque militer pour cette liberté d'être comme on est, de respecter le corps, de travailler avec les forces naturelles et cinétiques. Peter m'a appris la précision du geste dans des exercices très simples qui permettent d'organiser l'attention. Je travaillais déjà la chronologie du mouvement. Je continue aujourd'hui, plus de vingt ans après, de revenir à son enseignement.

Peux-tu parler de Odile Rouquet qui enseigne l'analyse fonctionnelle du corps dans le mouvement dansé et que tu as rencontrée à ton entrée au Conservatoire national supérieur de musique et de danse de Paris ?

Odile est une maîtresse à penser. J'ai été séduite par la manière dont elle intègre dans son approche l'anatomie, la philosophie et la création. Elle m'a ouvert sur le fait de savoir comment penser le mouvement, comment notre configuration du schéma corporel peut transformer le geste. Son œil a une intelligence rare. Il se déplace et va chercher, chez quelqu'un qui bouge, la source du mouvement totalement ailleurs que ce qui semble s'animer au premier abord. C'est à cet endroit-là qu'il y a une poésie de la danse.

Ton écriture si singulière, comment est-elle venue ?

Par couches. La rencontre avec Odile, puis toutes ces années taiwanaises avec Maxime Iannarelli, après le bac, où je suis arrivée avec la danse contact dans mes bagages. On a improvisé et performé beaucoup et n'importe où. À mon retour en Europe, j'ai intégré un master en Chorégraphie en Hollande : c'était une recherche autour de la notion de présences. J'éprouvais la nécessité de mieux comprendre ce qui était en jeu dans mon travail. Il ne s'agissait pas uniquement d'écriture du mouvement, mais d'organisation perceptive qui crée un type de présences et de rapports au monde. J'avais des modules d'analyse de l'écriture Laban avec Peggy Hackney, ce qui m'a obligée à explorer tous les affects et toutes les qualités possibles de mouvements. Comment arrive-t-on à une écriture ? En précisant ses choix, son œil et ses affects. Il y avait une phrase qui m'intéressait particulièrement et que disait Peggy Hackney, liée à son propre rapport à la psychanalyse : « *Let the outside in, let the outside out, let the inside in, let the inside out.* » Comme si on pouvait organiser sa porosité. Après ce master, j'ai rencontré Lisa Nelson en Slovénie. C'est elle qui m'a permis de comprendre ce que je voulais regarder et comment. Elle m'a donné la force de vouloir aller chercher et découvrir mes propres appétits.

Pourrais-tu parler de ton travail d'aujourd'hui ?

Il ne change pas et, en même temps, il ne cesse d'évoluer. Depuis une dizaine d'années, mes questions et pratiques se sont suffisamment déterminées pour devenir un fleuve qui invite de nouveaux affluents et se déploie en ruisseaux... J'ai donné un workshop à Genève il n'y a pas si longtemps et c'est la première fois que je n'ai pas commencé par le corps, ni fait de préparation physique, je suis partie de la chose la plus simple et essentielle de mon travail : laisser une part de soi en devenir et maintenir une autre au présent. La négociation de la composition de ce qui change

ou pas est constante. Je travaille la posture comme un lieu expressif, à la fois comme sculpture dans l'espace et comme habitation d'une situation. J'invite le spectateur à se mettre dans une attention de lecteur, où, en observant le langage des corps, il peut voyager dans son étymologie personnelle du geste.

Quelles activités, non directement liées au studio, nourrissent ta pratique ?

La méditation, les discussions avec les ami·e·s, les jeux avec ma fille, la lecture... En ce moment, j'apprends la céramique. Un dialogue avec la matière de l'argile et le mouvement. Dernièrement, pendant les tournées, j'essaye toujours avant de jouer, d'aller marcher une petite heure. Je me mets dans un état de contemplation, il y a du vivant, des images, des choses qui rentrent en moi et c'est important de le faire avant d'arriver dans cette boîte noire qu'est le plateau. J'en profite aussi pour préparer ma voix, ou retraverser mes textes.

Et la musique ?

Je chéris immensément le silence, mais également le hip-hop ! J'ai beaucoup écouté Debussy, ses Préludes et différentes Études qui ont nourri *Le Récital* pour leur caractère onirique et antique.

C'est pour ton solo, « Le Récital des postures » (2014) que tu as reçu un Prix suisse de danse...

C'est mon premier prix ! J'en suis très heureuse. J'ai trente-huit ans et j'ai commencé à dix-huit ans à faire des projets. Je le prends comme un cadeau pour ce trajet, ce travail qui a dû mûrir de longues années.

Pour la reconnaissance du champ chorégraphique, que penses-tu de ce Prix ?

C'est un pas en avant ! Petite, j'ai dû partir en France pour étudier la danse. En Suisse, la danse n'était pas reconnue comme un métier, elle est depuis peu en train de trouver sa place au niveau institutionnel. La création de ce Prix Fédéral, les premières écoles supérieures comme la Manufacture à Lausanne et de nombreuses autres mesures récentes permettent une belle expansion de la danse en Suisse et de la culture suisse au-delà de ses frontières.

Quel est ton désir pour l'avenir ?

Trouver une manière douce pour conjuguer les rythmes de mes engagements artistiques et familiaux. Déployer, approfondir et ancrer le travail de la compagnie autant pour le bureau administratif que pour l'équipe technique et artistique. Élargir... j'ai aujourd'hui un profond désir de travailler avec d'autres danseuses et danseurs.

Entretien réalisé par Charlotte Imbault